

"Alain Zannini"

Pour en finir avec le jugement de l'homme

I. Révolution

Dans son Histoire des Indes de la Nouvelle Espagne, le frère dominicain Diego Durán décrit avec force détails les cérémonies sacrificielles aztèques, consistant à récupérer une partie de l'énergie perdue par l'âme du mort lors de sa migration intérieure vers le Grand Nord. *Les prêtres déposaient le captif sur la pierre, ouvraient la poitrine, et la lui fendaient ; alors ils coupaient le cœur, et ils cassaient les fils du cœur un par un*, écrit-il. On sait qu'ils pratiquaient une incision de l'épigastre avec un couteau de silex afin d'enfoncer la main dans l'ouverture et se saisir du cœur palpitant, puis coupaient la crosse de l'aorte et la veine cave. Le tout était offert au soleil, dans le but de recharger la masse énergétique de celui-ci. Quarante-vingt mille *écœurés* furent sacrifiés de cette façon lors de l'inauguration du Grand Temple de Tenochtitlan sous le règne d'Ahuizotl. Toute véritable révolution au sens astral ne peut commencer que par la cruauté : voir son cœur extirpé de son corps pour alimenter la machine première du Cosmos, là où *le hasard bestial de l'animalité inconsciente de l'homme* (Artaud) n'existe plus.

Ainsi, lorsque l'on est écœuré, on est à la fois dédoublé et hypercentralisé : scindé en deux parties apparemment irréconciliables, le corps sans cœur se retrouve au milieu de la *selva oscura*, c'est-à-dire au sein même de la matière fécale. On a alors trente-cinq ans, et il ne reste plus qu'une issue viable : ressusciter. Mais la voie est ardue. Elle consiste à retrouver ses organes primitifs, l'un après l'autre, jusqu'à reconstituer entièrement sa chair pulsatile d'enfant glorieux, en une quête que chacun mène avec plus ou moins d'habileté et de stratégie. Car la ruse est nécessaire pour arriver à ses fins, et la quête doit absolument se muer en enquête si l'on ne désire point pourrir avant la victoire. A ce point, le putrescible Marc-Edouard Nabe n'est plus lui-même : sa vie sociale est un Ground Zero cataclysmique, et son cœur a chu dans les latrines depuis bien longtemps déjà. Il n'a plus qu'une idée en tête : rencontrer Saint Jean pour que dernier puisse l'aider à se défroquer intégralement, et être enfin prêt à se présenter devant une des douze portes de perles de la Cité d'Or. Ce même Saint Jean n'a-t-il pas démontré dans son Evangile [IX.6-7] que du crachat et de la boue pouvait surgir la Lumière ? Mais pour que cette opération soit menée à bien, la légèreté de l'âme est une condition sine qua non, et Nabe est trop lourd de son passé : le Journal. Ne faudrait-il pas impérativement s'en débarrasser ? Il faut dire que de nombreuses personnes ont déjà commencé à raturer la spécificité du Journal Intime nabien, en se consacrant notamment à plagier sa cruauté naturaliste et minutieuse dans des ouvrages empreints de stérile vacuité quotidienne, fatuitement empilés dans les librairies ou les sites internet. Ainsi, la situation du Journal Intime est-elle devenue équivalente à celle du Roman à la fin du dix-neuvième siècle : un

insupportable lieu commun, et surtout un passe-droit littéraire permettant d'éviter complètement la moindre notion de talent d'écriture.

A ce stade du récit, on comprend qu'il existe deux manières bien différentes d'effacer le Journal de l'écrivain dégoûteux et solitaire (forcément, ça pue trop) Marc-Edouard Nabe : l'une a pour but de le pulvériser dans l'espace en le descellant subitement, et l'autre vise à le copier à satiété jusqu'à ce qu'il n'existe plus en tant qu'individualité propre. Tout le roman montre comment il est possible de passer de la seconde solution à la première (laquelle ne sera illustrée qu'à l'ultime page), ou comment la littérature peut mener au Vide parfait du Moi originel ('seul sans soi'). La raison d'être du livre est clairement donnée à la fin du deuxième paragraphe de la page 59 : il s'agit de laisser tomber le Journal défraîchi pour laisser apparaître un livre plus beau et plus lourd, de la même façon que L'Apocalypse s'effeuille à mesure pour faire surgir son Moi propre comme un sou neuf, nanti de son nom simultanément authentique et innovant. *Au vainqueur, je donnerai un caillou blanc, un caillou portant gravé un nom nouveau que nul ne connaît, hormis celui qui le reçoit* [Ap, II.17]. Le grand ordonnateur de cette transformation métaphysique est un pape qui remplit maladroitement les lampes à huile du monastère de Christodule, mais qui s'y entend parfaitement pour muer la rhétorique oiseuse en lumière scintillante : Isidore Ducasse, le meilleur et le pire écrivain de tous les temps, celui qui a compris mieux que quiconque le poids sacerdotal du pseudonyme, et que se débarrasser d'icelui permet enfin de comprendre qu'il n'y a rien d'incompréhensible !

Isidore : le cadeau (*doron*) d'Isis, la mère universelle, l'anté-Artémis ! En quoi consiste exactement ce cadeau que distribua celle qui rassembla les membres d'Osiris (sauf son phallus, avalé par un poisson) ? Elle façonna un jour un serpent magique, puis le déposa sur le chemin de Rê afin qu'il soit mortellement piqué. Elle lui proposa alors un antidote, à condition que Rê lui livre son véritable nom, mystérieusement secret. C'était donc un cadeau contre-poisonné ! Mais Dieu n'a-t-il pas fait autrement avec le corps de Nabe ? Lorsqu'il dépêcha une de ses créatures volantes et monstrueuses pour lui trouver le gland (la cinquième trompette aurait-elle déjà sonné ?), n'a-t-il pas l'intention ferme de lui proposer un pacte se résumant sous la forme suivante : 'Mon pire ennemi va bientôt te contacter pour te voler ton trésor, ce qui me fera bien plaisir; mais j'enverrai mon Fils te soulager dans la deuxième partie du roman, et tout ira beaucoup mieux. Tu devras cependant répondre tôt ou tard à ma question : QUEL EST TON VRAI NOM ?'. Ce genre de pacte n'est guère étonnant pour qui sait lire Giovanni Papini qui, dans son traité fondamental sur Le Diable, prouve que 'les vrais rapports entre Dieu et le Diable sont beaucoup plus cordiaux qu'on ne l'imagine'. Nabe n'a guère le choix sitôt l'attaque du taon menée à bien. La trinité anti-symétrique Satan ('Il venait d'ôter son chapeau et deux épis lui faisaient presque des cornes')/Ducasse/Mauvais Lecteur - manifestée sous les traits du pape Isidore - le berne dialectiquement, et lui dérobe son passé scriptural. Le cycle de la révolution solitaire étant clos, et la queue amèrement endolorie, Nabe attend désormais le Messie de mes deux.

II. Révélation

Un membre de la Sainte Trinité débarque du lac de Tibériade sur l'île de Patmos : c'est le consolateur, l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom [Ev., XIV.26] : Alain Zannini est son nom. Jésus, quant à Lui, est présent sur l'île de Patmos depuis bien avant l'arrivée de Nabe, puisque c'est le fils de la logeuse de ce dernier (Christos). Volubile et fantomatique ('Monsieur Nini'), l'Esprit prend rendez-vous dans un cimetière pour bien montrer qu'il faut partir de la fin. L'œuf dur qu'il laisse en équilibre sur une dalle avant de saluer Nabe ressemble fort à l'ovocipède de Dali : une sphère diaphane renfermant l'exemplaire unique de

l'Apocalypse édité par Joseph Foret en 1961, d'un prix de deux millions de francs et d'un poids de 210 kilos, doctement calligraphié par une poliomyélite sur 160 parchemins sélectionnés parmi 300000 peaux de moutons entières : un véritable holocauste ! Sept peintres illustrent des sections du Livre (parmi lesquels Bernard Buffet et Zadkine), et sept écrivains y apposent leurs méditations : un poème symbolistico-nullard de Cocteau, une analyse ' dantecienne ' par Jean Rostand de la disparition naturelle de l'homme et de son remplacement par *l'Homo sapientior* , un superbe portrait lyrique de l'Aigle de Patmos par Daniel-Rops, une interprétation métaphysique du Voyant par Ernst Jünger, une surprenante évocation du père de Giono (un cordonnier cosmologue fasciné par 'Jean, fils de Zébédée ') par le manosquin lui-même, l'habituelle logorrhée désespérante d'insupportable orgueil du laborieux Cioran, et une belle étude de la Femme revêtue de soleil (Ap ., XII) par Jean Guitton – lequel, ne l'oublions jamais, fut le merveilleux scénariste du chef-d'œuvre cinématographique Les Rois du Sport (Pierre Colombier, 1937).

L'Esprit-Saint n'ignore rien de tout ceci / puisqu'il sait tout : il est le Flic Suprême. C'est aussi le Nabe originel, débarrassé de ses oripeaux. Il commence par faire communier son descendant indigne (ça ne mange pas de pain), avant de faire parler l'écrivain de son passé, et notamment du nom de son fils. Cette opération est l'inverse de celle du pape Isidore, strictement ; elle consiste à retrouver le passé par la mémoire afin de reconstituer l'unité du corps vivant. Mais il faut bien avouer que les choses n'avancent guère.

Mon Dieu ! La revoilà soudain (j'en parlais neuf lignes plus haut) : la Femme ceinte d'étoiles et enveloppée de rayons solaires : 'sœur Ionna ' (le 'Dieu fait grâce' hébraïque) ! Guitton admet que cette femme qui crie dans les douleurs de l'enfantement *ne fait pas penser à la Vierge décrite par Mathieu et par Luc. Mais il se peut que Jean s'élève à l'ordre mystique où la Femme, la mère, engendre des âmes par sa compassion.* Puis il rappelle que *Jean a représenté Marie à l'alpha de la vie publique de Jésus (lors des noces de Cana), puis à l'oméga de Golgotha, où il reçut tout de même la Vierge en partage au pied de la croix !* L'identité entre la Femme apocalyptique - ultime Eglise vivante - et la Sainte Vierge est confirmée, selon Guitton, par l'apparition de Fatima, *où les témoins eurent l'impression distincte que le monde allait finir en pleine fête de lumière dans une sorte d'éclatement atomique.* Mais sœur Ionna ne vient pas du bouillant Portugal, puisqu'elle descend des hauteurs glaciales des Alpes mystiques : la Salette / et la raison principale de son irruption dans le roman est d'annoncer qu'elle n'a pas réussi à retenir plus longtemps le bras de son fils, puisque le poignet de Christos est cassé ! L'Apocalypse est en branle (surtout soixante pages après) : c'est la sublime révélation de cette deuxième partie du livre.

Marie décide donc de brusquer les événements. Elle plonge Nabe dans la Métastase johannique : c'est sa méthode pour rajeunir les corps. Mais celui-ci reste englué dans ses reminiscences douloureuses : le rein mutilé de son Fils. Tout cri de douleur d'un enfant est apocalyptique, puisque tout enfant est christique. Il faut voir un bébé mortifié sur un lit d'hôpital pour comprendre qu'il faut toujours se battre aux côtés de l'Innocence. Evoquant la lutte intestine entre les reins gauche et droit d'Alexandre ('du même âge que Christos, évidemment'), je lis : 'C'était comme une histoire entre frères jumeaux'. Et je songe à cette histoire de bébés jumeaux, dont l'un se fait baptiser mourant sur son lit ensanglanté à quelques centaines de mètres du point nodal où Rimbaud se rendit à Dieu, vaincu par le cancer ! Puis je songe également au conte de Hendrik Cramer publié dans le deuxième numéro du Grand Jeu (printemps 1929 : le numéro rimbaldien), dans lequel un fœtus avorté et jeté dans un lac réapparaît quelques temps après sous forme d'enfant-mirage aux parents désespérés. Les

histoires de gémellité ont toujours leur part d'ombre : l'essentiel est de la laisser intacte pour la Lune.

Sec et bouleversé, Nabe confond la Vierge et sa Mémoire en les noyant toutes deux d'un même geste : quel écrivain impulsif ! C'est parce qu'il endort Christos en lui détaillant les douleurs de son fils que sœur Ionna est jetée au fond des eaux : les deux événements sont directement liés. La dernière tentation du petit enfant était de couler Marie sur le *Nikos-Kazantzakis* (ne serait-ce pas elle qui lui aurait cassé le poignet ?), et l'occasion était si belle de le faire pendant qu'il dormait auprès d'un romancier. Ce dernier, ignorant que le petit joueur de luth représentait Jésus en Personne, était à cent lieues d'imaginer qu'Il pouvait provoquer des catastrophes à distance, Lui fournissant ainsi un alibi de première classe en ne décrivant pas Son parricide ! Il n'est pas si grave, au fond, que Ioanna soit en Dormition dans les abysses liquides, à condition que la Bête ne s'y trouve pas bien sûr. Mais celle-ci émerge soudain de la terre 'au milieu du chemin de Saint Jean', afin de demander dans un sifflement numérogique (*sisssissississ*) la permission d'être envoyée dans la mer Egée au cours du livre, afin de dévorer définitivement la chair de la Marie Céleste : heureusement, Nabe ne manque pas de finesse, et il calcule le chiffre de l'Ange : ils étaient douze disciples, n'est-ce pas ? Et bien, récitons le chapitre XII de l'Apocalypse, et malheur au vaincu !

La perte de Mnemosyna, en revanche, est rageusement déconcertante. L'ex-diariste va tout tenter pour retrouver celle-ci. Mais ni la Drogue (du sang de lapin), ni Ichthus (l'Eglise Visible) ne sauvent la mise : ce dernier va même jusqu'à le faire vomir (aurait-il mastiqué le prépuce d'Osiris ?). Seule l'Apocalypse mise en scène par le Sexe même se révèle suffisamment efficace pour faire revivre le passé : tâche suprêmement pasolinienne ! Quel autre cinéaste, en effet, a su montrer qu'une bonne palette de couleurs mentales était suffisante pour sublimer l'acte sexuel en une transcendance absolue, une actualité totale et permanente ? Le fantôme de PPP vient par ailleurs errer un peu plus tard dans le roman, en initiateur lyrique de cérémonies funèbres pour pédés alanguis.

Trop de maelströms, trop de couleurs ? Désormais, il est devenu nécessaire de prier. S'adresser directement à Dieu est, chaque fois, un acte de haute subversion intellectuelle : contourner l'Eglise Visible et ses dogmatiseurs à tête molle, faire sienne la suprême élévation voulue par le Christ, mettre sa vie au propre en la nettoyant de l'intérieur. Lire les paroles de la Bible comme adressées à son être indivisible, c'est admettre que tout être humain autre que soi est son ennemi direct, puisque opposé radicalement à l'élan mystique de tout ordre (surtout celui de l'Agneau). Tout autre que moi est un obstacle au salut de mon âme, mais je dois aider chaque autre à sauver la sienne : telle est mon insupportable condition de catholique déterminé à vaincre. Même Charles de Foucauld n'hésite pas, dans son admirable bréviaire catéchistique L'Evangile présenté aux pauvres nègres du Sahara, à insister sur le caractère personnaliste et guerrier de la prière : *Il faut prendre l'habitude de faire chaque matin, dès que nous ouvrons les yeux, à notre éveil, le signe de croix, et de dire ensuite : « Cœur Sacré de Jésus, que votre règne arrive ! »*. Une prière est un acte d'amour magnifié par la solitude. Il est inutile d'insister, je pense, sur le rapport permanent qu'elle entretient avec l'onctueuse masturbation.

Se branler face à la mer au crépuscule est une noble entreprise. Immédiatement, la deuxième trompette vibre, et *une énorme masse embrasée comme une montagne fut projetée dans la mer, et le tiers de la mer devint du sang* [Ap, VIII.8]. L'imagination enfle alors de désir, suffisamment pour faire retentir la troisième trompette, appelant de ses vœux l'astre de feu nommé *Absinthe* ... Et l'aigle des Ardennes surgit comme d'un labyrinthe d'acier, chantant

'Gagnons, pèlerins sages, l'absinthe aux verts piliers...' . Ses ailes, toutes puissantes et innervées de poison soient-elles, finissent par fondre tant l'astre angélique étincelle. Sitôt le Voyant chu au fond des eaux (il sera en bonne compagnie avec sœur Ioanna !), voici Diane-Artémis et ses frasques fellationnistes en remembrances humides, cadeaux intoxiqués d'une post-Isis pour entre-jambes luxueux. L'ensemble mousse suffisamment pour que des images de Marseille ne parviennent à s'imprimer entre les lignes ...

L'Esprit-Saint, alors, fait l'éloge du Détachement en prenant partie pour Don Diego contre Zorro (s'exprimer en paraboles est une habitude de famille). Quelque peu outré de voir que Nabe reste empêtré dans son passé de baiseur masqué, il tente de lui expliquer l'absolue supériorité de la décontraction lumineuse sur la force armée du législateur en colère. Visiblement, il peut s'empêcher de citer St Jean qui s'écria pourtant : *la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ* [Ev, I.17]. Tirer son épée pour zébrer la bedaine des mécréants serait-il moins *u p-to-date* que de jouer de la mandoline en grignotant des tapas ? Quelle révélation !

L'incohérence du Vagin reprend vite le dessus : la Béance offerte est peut-être le nœud du récit. Après avoir renforcé le principe fondateur du dédoublement en tentant d'échanger avec l'Esprit-Saint son apparence physique, Nabe apprend à son corps offensant que le déguisement n'est pas qu'un jeu / car le corps et l'âme ne font qu'un. Sa récompense sera de rencontrer successivement la Mort sous les traits d'une fillette de six ans, puis une Diane chasserresse sous les traits d'une adorable grecque de Chios. Doublures et doublons. D'une Diane l'autre, et d'une sœur Ionna l'autre : la Salette accueille gracieusement les deux pèlerins du Symbole, prêts à toutes les acrobaties amoureuses pour faire jouir la temporalité trop linéaire, déterminés à faire surgir des pages romanesques les plus troublantes des apparitions mariales pour se positionner autrement qu'en simples missionnaires. Les tribus d'enragés mystiques décrites par le Père Jean Jaouen dans son ouvrage *Les missionnaires de Notre-Dame de la Salette* ne sont pas moins emplies de ferveur à aimer passionnément la Vierge que le corps mousseux et épisodiquement érectile de Marc-Edouard Nabe. Je pense particulièrement au Père Blache, envoyé évangéliser la Norvège au début du vingtième siècle, rédigeant son homélie dans sa cabine de navigation tandis que ses compagnons contemplaient le soleil de minuit incendier les hauteurs glacées des îles Lofoten ; *comme on le pressait de prendre sa part de cette féerie unique, il eut cette boutade : 'A quoi bon ? votre soleil de minuit, on le voit ailleurs à midi.'* Tout pour la Vierge ! Le flambeau de *la Mère au cœur transpercé* s'est ainsi transmis de générations de prêtres ardents en générations de novices éblouis, tout comme le bonnet de Mélanie Calvat passant de tête en tête dans une cérémonie cryptique du XX^e à arrondissement parisien (l'Enfer !), aboutissant symétriquement au déclin funèbre : l'arrogance cynique du père Hervé dans un cas, et le décès d'un bébé pour cause de transgression dans l'autre cas.

Le manteau de neige du canton de Fallavaux recouvre mollement toutes les morsures de l'âme. Une ultime révélation clôt cette deuxième partie du roman : être pris en sandwich entre deux femmes en pleurs, c'est le dé clic de la Libération. Dans son Introduction à la vie de Mélanie, Bloy rappelle que l'incroyable simplicité de la bergère *a été jusqu'au point d'ignorer la différence des sexes*, tout comme elle était incapable de distinguer le naturel du surnaturel. Confondre les identités sexuelles est un privilège absolu de Saint (ou de Sainte ?). La voie choisie par Nabe pour gravir - enfin ! - le mont Sion avec les cent quarante-quatre mille justes (*non souillés avec des femmes* [Ap, XIV.4]) sera, au contraire, d'accumuler patiemment les Vagins en une grande sculpture brancusienne molle et abstraite, visant à représenter l'absolue

identité de toutes les femmes entre elles. La suite du roman est un immense Ready-Made vestibulaire aux contours précieusement enduits de cyprine, *le vin de la fureur de Dieu*.

III. Rédemption

La tête de Saint-Jean l'Évangéliste est le thème d'ouverture de la troisième partie, débouchant sur une violente altercation avec Hélène, la Femme Primordiale. *Il faut qu'il croisse et que je diminue* déclara le guillotiné du Jourdain en parlant du Christ [Ev, III.30], établissant le parallèle entre son rapport amoureux avec Lui et la relation entre l'ami de l'époux et l'époux : tous deux aiment la même femme (la Lumière), mais seul l'un des deux a le droit de se prévaloir d'elle. Le pope Théodore brise soudain l'âpre discussion : moins malin que le Malin, il s'est fait attraper par la police qui croyait avoir mis la main sur le voleur de Journal / mais cet Hérode d'opérette n'a dérobé que la tête de Saint Thomas, celui qui eut besoin de palper la plaie de Rabbouni pour s'assurer qu'il était bien en présence de Jésus (dont la tête iconique fait irruption dans la grotte de Saint Jean devant des touristes poilus)...

Déçu, Nabe s'en remet à l'Avenir : sa maîtresse Laura devenue vieille et aveugle sous le nom d'Irini la voyante saura-t-elle retrouver son Passé dérobé ? Quelle étrange idée de se jeter dans la gueule du Dragon pour espérer arranger les choses ... Nabe se souvient l'avoir connue le soir de l'effondrement du stade de Furiani : 'C'est exactement ce que j'avais ressenti dans l'ascenseur qui me redescendit de chez elle, après l'avoir vue pour la première fois. Je m'étais écroulé de désir'. La séance de voyance débouche évidemment sur un os (factice, celui de Saint Jean) puisque Irini s'y prend comme un pied ; mais l'important est ailleurs : **Nabe tombe sous le poids de son sexe lors de sa rencontre avec Laura**. Ceci nous amène naturellement à reconsidérer entièrement ses relations avec les femmes tout au long du roman, lesquelles sont au nombre de quatorze, tout comme le nombre de stations sur le chemin de la Sainte Passion. La bite tuméfiée de Nabe est le signe de sa prédestination à la souffrance : il va donc la porter sur ses épaules jusqu'à la fin du livre, en butant sur les étapes cruciales suivantes :

1. Nabe est condamné à mort par Hélène ;
2. Diane le charge lourdement de son sexe, en lui rendant son antique vigueur spermatique ;
3. Laura le fait chuter dans sa barbe rabbinique suite à la découverte de la jouissance simultanée ;
4. Il rencontre Cerf-Volant-sans-Fil et n'hésite pas à la baiser en règles / alors que ce Fléau sanguin le dégoûte habituellement, puisque 'comme la jeune fille impubère et la femme déjà enceinte, la Femme en règles ne donnera pas la vie' / cette différence de comportement pour Nabe provient du fait que cette androgyne 'lâchée dans l'espace' et courant partout pieds nus est certainement capable d'enfanter dans les menstruations, c'est-à-dire en l'absence d'ovule : c'est donc la Vierge !
5. Anne reconnaît Nabe comme un amant possible, mais le chant aride (le simoun) des sirènes ne dure pas longtemps ;
6. Solveig lui essuie le visage en se refusant à pleine bouche ;
7. Virginie fait chuter Nabe une deuxième fois en lui narrant son double avortement ;
8. Il console Isabelle d'être une fille à pédés, en lui permettant d'apposer un huitième sceau sur son épaule ;
9. Christine le fait tomber une troisième (et dernière) fois par bêtise ;

10. Delphine le dépouille par sa voix, 'une flûte en mal de désir qui vous joue une partition de soupirs', et lui inflige le déshonneur d'être nu devant sa pusillanimité sexuelle ;
11. Laure le cloue résolument sur son phallus pendant sept heures d'enfilée, à coups de OUI dans la lagune écarlate de Venise ;
12. Caroline le fait mourir de divines succions pour notre salut ;
13. La descente de croix est opérée par Fanny, qui lave précautionneusement le corps désormais asexué de Nabe dans les parfums de la Manche ;
14. Lorène, enfin, ne le met pas au tombeau puisqu'il y va tout seul / par contre, 'elle se prenait pour Marie-Madeleine depuis qu'elle [l'] avait vu, un jour, apparaître comme Jésus à la télévision : « Nabbouni ! »'.

Et tous ces anciens amis friables et sexuels qui viennent s'imposer à mesure dans le roman, ne sont-ce pas les disciples qui renièrent chacun leur maître une fois celui-ci arrêté et mis en croix, n'attendant que la résurrection pour se réconcilier avec lui, c'est-à-dire pour se couper enfin de ce monde pourri (Paris et ses saloperies éditoriales de tous ordres) d'où le royaume du Christ est définitivement écarté ? Hector : opaque, brouillé par la linguistique et l'analyse déconstructive ; Thomas : raviné par le rap et le shit ; Stéphane : zigzague (sans skis) entre l'ironie et l'indifférence ; Marc : avachi dans sa mollesse non-testiculaire ; Patrick : authentique besson mais véritable f aux-frère, ... Soient à peine une demi-douzaine de falots tremblotants, dont l'existence future n'aura de valeur qu'en tant que témoins du passage du Feu parmi eux.

Heureusement que les Cavaliers Lucette (fauve), Jean-François (rouge-feu) , Jean-Marie (noir) et mademoiselle Bernstein (verdâtre) chevauchent hardiment par-dessus toutes ces visions d'apocalypse, ponctuées musicalement (Christos est au luth) de fleuves ardennais en crue (la troisième Coupe), de Fanfares inaudibles d'Enfants angéliques, de viols du Christ par Sainte-Thérèse de Lisieux dans sa cellule carmélite (elle était suffisamment emplie de désirs sexuels pour peindre des croix sur des coquilles d'huître), ou de combats iconolâtriques avec un Aveugle International ...

Soudain, un ange trouble verse rageusement la huitième coupe (inexistante jusqu'à présent) sur le Dragon Nabe : c'est le signe de la Rédemption. Tout est consommé : il peut désormais quitter le chapitre XVI de l'Apocalypse puisque Christos le lui ordonne. La sixième section du Livre, La chute de Babylone, correspond analogiquement au débarquement sur Patmos de vingt-deux êtres androgynes provenant de *toutes les nations de la Terre* et parlant trop de langues pour se comprendre entre eux. Ils sont puissamment déterminés à immoler l'Agneau, se basant sur un contresens néfaste du chapitre VII : *ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau* [Ap, VII.14]. Mais cette secte n'a pas compris que laver sa robe dans le sang de l'Agneau n'est qu'une métaphore ! La foule de Justes est d'ailleurs rassemblée devant l'Agneau Lui-même cinq versets auparavant : c'est bien qu'ils ne l'ont pas sacrifié ! et puis d'abord, une robe lavée dans du sang rougirait immédiatement, et ne serait pas blanche comme un linge ! Les Cœurs d'Or de l'Agneau Immolé sont donc un rassemblement de mauvais lecteurs. Seul le Swing (le couteau d'Eddy Louiss) s'avère utile pour éviter les faux purs (certainement deleuziens) d'ébouillanter Œdipe, le chien peureux de l'Esprit-Saint. Tout va-t-il donc bien ? Non : une trinité de suicidés et leur cortège d'horreurs sataniques frappe le roman de lourdeur imprévue.

En tout espoir de cause, Nabe fuit chez les Putes ('des femmes entre guillemets'), et découvre que toute solitude est inviolable : il débouche alors au Paradis. L'endroit respandit

au cœur d'un présent éternel, car tout le monde y est 'seul sans soi' : se libérer de tout lien social grâce à l'argent (*le sang du Christ*) est une façon comme une autre de mettre au vestiaire son infect Moi glacé. Normalement, c'est ici que Dante termine son chemin. Mais pas Nabe ! Car il ne mérite pas encore son titre de bienheureux, puisqu'il ne touche aucunement aux Anges charmants du cénacle nuageux. Rappelons que Dante assigna aux Anges le rôle de voltiger entre le point où Dieu rayonne et la cour des Elus, pour qu'ils offrent à ces derniers *la paix et la ferveur Qu'ils acquéraient par le vent de leurs ailes* (Paradis, XXI) suivant la doctrine de Saint Thomas d' Aquin. Il y a une bonne raison à ce que Nabe ne jouisse pas pleinement des ardeurs pulsatiles prodiguées par ces butineuses de l'Empyrée : il est encore vivant ! Il faut donc en finir.

IV. Résurrection

L'anti-sexe s'impose une dernière fois à Nabe comme ultime épreuve de négation du corps, et par deux fois : une cérémonie de mariage d'abord (considérée par lui comme une mise à mort de l'homme), puis le retour en fanfare d'une apôtre frustrée de la réincarnation steinérienne, Delphine la Quatrième Femme (et dixième station). Elle surgit inopinément en jetant une enveloppe dans une assiette de moussaka. Nabe devine immédiatement ce que le pli contient, exactement comme le Padre Pio, le capucin de San Giovanni Rotondo, qui était connu – entre autres miracles – pour savoir lire à travers les enveloppes les messages de ses ennemis jurés ! Décidé à muer coûte que coûte, Nabe violente la monstresse en la poussant dans la Merde chevaline (le cheval blanc est le Verbe de Dieu) qui borde l'Eglise intime de St Jean, afin de **détruire la destruction** : 'Tu n'es pas la femme de ma vie, mais celle de ma mort. Tu représentes une partie de ce qui doit mourir en moi'.

>©Aq 2 1QAQSZ 111111111QE3 >? 111 <<> Z3AA 1Q

C'est à la lecture de la ligne ci-dessus rédigée par un enfant de sept mois, qu'une évidence lumineuse zèbre nos consciences : Delphine la rétive, l'anti-Pute par excellence, est l'incarnation totale de *la Prostituée fameuse [...] revêtue de pourpre et d'écarlate, étincelant d'or, de pierreries et de perles, tenant à la main une coupe en or remplie des répugnantes impuretés de sa prostitution* [Ap, XVII.4]. 'Babylone la Grande, la mère des répugnantes prostituées de la terre' représenterait donc dans l'Apocalypse l'ensemble des turpitudes infectes dans lesquelles se vautre ce porc d'homme, et dont le sexe contractuel est une des plus glorieuses portes de sortie : telle est la sublime découverte de l'écrivain Marc-Edouard Nabe. La Pute est un modèle de rectitude éthique, avec une splendeur morale inconnue des travailleurs sociaux banalement et horriblement impurs / la Prostitution ne se trouve pas là où on l'attend. *Babylone la Grande* est également le nom théologique de Nabe (écrit au rouge à lèvres sur le front d'icelle) ; la vision du sexe de la Grande Prostituée, touffu comme un jardin parisien, et suspendu au-dessus du corps bestial d'Alain Zannini dans la chambre XVII de l'hôtel Delfini, provoque un violent soulèvement de l'âme. Nous sommes à Bruxelles le 10 juillet 1873, et l'Amour fait irruption dans le corps de Nabe lorsqu'il tire un coup de revolver sur le poignet de Zannini. Sa contrition lui fait découvrir que la trahison de ce dernier n'était qu'une façon de lui ouvrir les yeux sur la vérité biblique du Saint-Esprit : 'Alain Zannini avait été une bête mais il ne l'était plus'. Il comprend alors que A.Z. le connaît depuis beaucoup plus longtemps que lui ne se connaît, et qu'il avait même écrit en son honneur quelques fêtes galantes bien avant son débarquement à Patmos (*Rêveur, Scapin Gratte un lapin Sous sa capote. Colombina – Que l'on pina ! – Do, mi – tapote L'œil du lapin Qui, tôt, tapin, Est en ribote ...*) ! La prescience est un attribut spécifiquement divin, évoqué par Saint Jean dans son Evangile lorsque Jésus s'adresse aux Docteurs du Temple, spécieusement étonnés de ce que le

Christ affirme connaître Abraham bien qu'il n'ait pas encore cinquante ans : *En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis* [Ev, VIII.58].

C'est à partir de cet instant que Nabe, enfin, quitte véritablement son être pour rejoindre le Paraclet. Il tourne le dos aux saisons en Enfer, et se jette à corps perdu dans la prose évangélique : le mauvais sang se purifie dans la piscine probatique de Beth-Saïda. La Jérusalem future l'attend dès lors comme théâtre de sa résurrection.

Du coup, c'est Noël – ou plutôt, *ce sont Noël*s : le sapin d'Hélène, les frégates de Chora, la crèche vivante de Saint-Germain, la cérémonie enfumée du monastère de Patmos, l'Arbre de Noël du Paradis, tous se superposent hardiment. Notons la présence du *disciple bien-aimé* au Paradis : Frédéric, le père de son filleul Diego. Or, on apprend au verset 24 du chapitre XXI de l'Evangile que *C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui les a écrites*. Il est dès lors permis de supposer le même rapport d'identités au sein du roman, et que c'est bien le 'spéléologue chic' Frédéric, mélange de Zorro et de l'Homme invisible, qui peut se révéler être le véritable écrivain de Alain Zannini, roman, ou plutôt le véritable éclaireur (à la lampe torche) du film qui s'ensuivra inévitablement.

Le Paraclet s'impose ensuite comme sujet majeur de discussion entre Nabe et l'ancien higoumène Amphilochios, devant la propre épouse du père Isidore (apparue, comme son mari, sous la lumière d'une lampe à huile). Ce pope est la figure toujours vivante de Amphilochios Markos, pardon ! Makris (né à Patmos en 1889), qui passa sa vie à défendre les principes de l'orthodoxie et de la langue grecque, et qui déclara un beau jour : 'Si tu aimes l'Unique, même les bêtes sauvages t'aimeront'. Mais de quelle partie exacte de l'Unique procède le Saint-Esprit ? C'est pour répondre à cette angoissante question que Nabe, Zannini, Œdipe et Anghèloula partent finalement à Ephèse, en *un ciel nouveau et une terre nouvelle* [Ap, XXI.1]. Le lieu où Marie quitta le fleuve de vie est pressenti comme celui qui délimite les contours de la Cité sainte où aura lieu le retour effectif du Paraclet, *apportant avec [lui] le salaire qu' [il] va payer à chacun, en proportion de son travail* [Ap, XX.12]. Sur la barque du rêve en route vers la Turquie (*Tout est turc*), la Conception et la Transmigration des âmes remontent à la gorge de Nabe : New York surgit des flots clairs de la mer Egée, et le char de Pythagore disparaît dans la naissance du Soleil : dernières sirènes de la fièvre, avant de pénétrer dans la Maison Jaune, l'Asie primordiale de tous les possibles.

« *Retrouver en soi-même la simplicité des origines, connaissance détendue, au repos, quelque peu, la maladresse du Simple au milieu des champs sans barrière, oblige à rejeter presque tous les livres, l'étalage horizontal des lettrines accroupies, inerte flaccidité des phrases sur le ventre.* »

'La Vierge, vite !'

La Rose candide montre la voie : la blancheur du temps rocailleux et de la sainte milice / Croix de lumière est passion du Logos. Désormais, tout est ordre et symétrie. Les arbres à kleenex de Paidiskéion, le Lupanarland d'Anatolie, côtoient la grotte des Sept Dormants (où Nabe et Œdipe illustrent la résurrection du berger et de son chien que rencontrèrent les six chrétiens persécutés) / de même, le *Hiéropornéion* du Panier marseillais

(*Chaque maison est une ruche à sexes ; chaque couloir, le tunnel d'un bouge' - Suarès*) côtoie la grotte verdoyante de la Sainte-Baume, réceptacle des pleurs votifs de Sainte Marie-Madeleine. J'en arrive à un point où je ne peux m'empêcher de m'opposer à la version de la fin de 'l'apôtre des apôtres' donnée par Nabe, selon laquelle Madeleine aurait été morte à Ephèse ('comme tous les grands révélés du christianisme oriental'), et dont les reliques auraient été transférées à la Sainte-Baume en 1279. Or, je sais, moi, que quatorze ans après l'Ascension, Madeleine et Lazare se réfugièrent dans la crypte de l'abbaye de Saint-Victor (un officier romain converti, écrasé en 228 sous une meule par l'empereur Maximien pour avoir renversé un autel dédié à Jupiter) sur la rive sud du Lacydon. Laisant son frère ébouillanter Marseille de mille feux, elle remonta l'Huveaune et gravit le massif de la Sainte-Baume tandis que son pote Maximin évangélise Aix à tour de bras. Au cours de sa périlleuse ascension, elle pénétra dans une grotte et écrasa dans l'œuf un nid de vipères. Depuis, les pèlerins rapportent de la montagne les *iou de la Santo Baumo*, de petits reliquaires délicatement taillés dans des coquilles. Or, certains spécialistes ont cru déceler sur la poitrine de l'Artémis d' Ephèse des œufs d'autruche en lieu et place des seins opulents ordinairement décrits. Les cultes de Marie de Magdala et d'Artémis auraient donc un lien ovoïdal indéniable ! Arrivée dans la plus humide et cradingue des grottes, Marie la trouva à son goût. Elle y prit racine pendant trente ans en recevant sept fois par jour la visite des anges, et sept fois elle était ravie en extase. Ils l'enlevèrent dans les airs l'heure suprême survenue, puis la déposèrent dans un endroit mystérieux qui fut retrouvé longtemps après : Charles II d'Anjou, neveu de Saint-Louis et comte de Provence, dénicha le tombeau le 18 décembre 1279 sur indication de Marie-Madeleine elle-même. La description de l'excavation par le R.P. Valuy est prodigieuse : *Lorsqu'on ouvrit le tombeau, il se répandit une suave odeur de parfums, comme si l'on eût ouvert un magasin rempli d'essences aromatiques. Ce sont évidemment les parfums avec lesquels Marie lava les pieds du Christ dans l'Évangile ! Puis, plus loin : La langue, au milieu des ossements arides de ce corps, et malgré l'absence de l'os maxillaire inférieur, fut trouvée sans corruption, desséchée mais inhérente au palais, et il en sortait un rameau de fenouil verdoyant. Un peu au-dessus de l'œil gauche, on aperçut une petite portion de chair revêtue de peau, de l'épaisseur d'un demi-doigt, molle et de couleur rousse...* Et Lacordaire remarque très justement que cet endroit serait celui touché par Jésus lorsqu'il lui avait dit, après sa résurrection : *Noli me tangere* [Ev, XX.17] ! Quel cadavre exquis que celui de la sœur de Lazare !

Lacordaire pensait que le tombeau de Marie-Madeleine était le troisième tombeau du monde : *Il vient immédiatement après le tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem et celui de Saint Pierre à Rome ; car la très-sainte Vierge, Mère de Dieu, n'a point eu de sépulcre parmi les hommes et, à peine touchée de la mort, elle a été ravie à sa puissance dans le triomphe de son assomption. Saint Jean non plus, le disciple bien-aimé, n'a point laissé à la vénération des chrétiens ses os ni sa tombe ; il a été, par une permission de Dieu, dérobé à cette gloire, afin de demeurer comme enseveli dans son Évangile.* Cette digression péri-sépulcrale occupe la suite du roman, dans l'ordre exact choisi par l'orateur dominicain : après une nuit passée à grignoter du pain dans la Maison de la Vierge sous l'œil de la sentinelle anté-paraclétique Azmen Menaz (A.Z./M.E.N), l'écrivain et le flic se font raser de frais (ils tombent le masque) et apprennent que Saint Jean a inventé une nouvelle façon de ressusciter : la 'disparition pure et pas simple'. Ils montent alors à la Basilique Saint-Jean, et une apparition a lieu immédiatement après l'enterrement de l'exemplaire de l'Évangile par MEN : enfouir la Bible fait toujours renaître Satan. Il s'avère qu'Isidore réunit les deux caractéristiques désignées par Papini pour faire un véritable sectateur de Lucifer : un séducteur du monde entier (faux pape) et un accusateur de ses frères (vrai psychanalyste). Il surgit comme un diable de derrière les fagots, et déroule le Passé de MEN par bandelettes entières dans le vent déchaîné, comme s'il

déchiquetait le corps de Lazare en personne. Fanatique malsain(t) du Journal Intime, fuyant sa vie creuse dans un passé qui n'est pas le sien, il se dissout logiquement dans l'espace-temps pour au moins mille ans lorsqu'il réalise qu'il est devenu un autre.

On a alors quarante-deux ans : on boit son sang dans une coupe, et on vide son passé d'un trait par la même occasion. L'amère boisson nous fait devenir transparent jusqu'à disparaître dans l'Autre qui est en soi. C'est comme se faire enterrer sans cercueil, car 'la résurrection est l'autonomie suprême' : toute boîte est un obstacle supplémentaire à l'évasion finale. Il faut donc libérer chaque instant qui passe, en se débarrassant d'un coup de toutes ses connaissances 'amicales' qui ne sont que des machines à s'ignorer soi-même.

La première messe du Millénaire est célébrée en l'honneur de l'avènement de la Nouvelle Jérusalem. Des hommes assoiffés s'approchent, et reçoivent l'eau de la vie sur leurs fougueux torsos nus. Le corps écœuré retrouve enfin son propre cœur, et c'est le Paraclet qui siège désormais dans sa poitrine, fin de toutes les oppositions. Le règne de *la lumière sans méthode, sans étude et sans règle* (Suarès) est arrivé / l'Esprit en Feu tournoie au-dessus de son absence intérieure, apothéose plénière de ce Voyage à l'Orée du Jour.

Laurent James (L'Affaire Zannini, Ed. Rocher, 2003)